

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 44

Artikel: Bakou
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les chutes dans les crevasses. Mais Savio, lancé sur la piste d'un phoque, dont il voulait boire le sang chaud, selon l'habitude des Lapons, s'était écarté assez loin du campement, sans autre compagnon qu'un chien.

Tout à coup, le sol manque sous ses pieds: le malheureux n'a pas vu qu'il s'engageait sur une mince couche de glace, sur un „pont" comme disent les alpinistes, sur un pont qui s'écroule en le précipitant au fond d'une crevasse!

Le précipice est profond d'une vingtaine de mètres; il se termine en un angle aigu où le Lapon, projeté avec force, se trouve pris entre les parois comme dans un étai. Situation compliquée par cette circonstance qu'il est tombé la tête la première, et que tout mouvement lui est interdit pendant les premières minutes.

Mais, là-haut, sur le bord de la crevasse, le fidèle chien hurle son chagrin, et ces cris d'appel rendent à Savio tout son courage, tout son amour de la vie. Il s'agite, se débat, réussit à dégager sa tête de l'étreinte des parois de glace. Enfin, le voici revenu à une position plus normale: la tête en l'air et les pieds en bas!

Ce premier résultat n'est qu'un allègement, n'est qu'un pas vers le salut: comment sortira-t-il de l'abîme? Comment gravira-t-il ces murailles perpendiculaires, hautes de plus de vingt mètres, et si glissantes que ses forces s'épuisent déjà à vouloir se maintenir droit entre les parois, les pieds appuyés à l'une, les épaules à l'autre?

Avec le courage du désespoir, il entreprend une tâche gigantesque: il se taillera des marches jusqu'au haut du précipice! Vingt mètres de parois! Vingt mètres à gravir en s'arc-boutant du dos sur la muraille glaciale et glissante, en rampant perpendiculairement,

si l'on peut dire, d'une marche vers celle que son couteau vient de tailler!

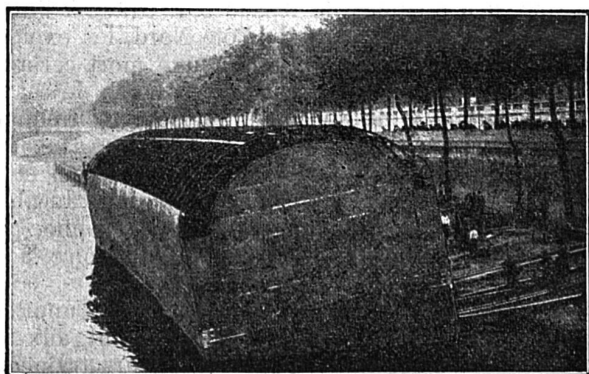
Et il taille, il taille fiévreusement. De là-haut, son chien l'encourage de ses aboiements. Il a déjà taillé huit marches, dix marches: il ne compte plus! Ses reins sont brisés par le long effort qu'il a dû accomplir depuis plusieurs heures pour se maintenir en équilibre. Et ses mains engourdis par le froid — 28 ou 30 degrés au-dessous de zéro — manquent à tout instant de laisser échapper le couteau...

Le précipice va-t-il le happer de nouveau, l'étreindre jusqu'à la mort entre les deux parois de glace? L'instinct de la conservation secoue l'étrange apathie qui l'envahit peu à peu. Il n'a plus qu'un suprême effort à tenter; trois mètres seulement le séparent de l'orifice; mais à mesure qu'il monte, et combien lentement, combien péniblement, l'ouverture s'évase, et il va lui devenir impossible de continuer son ascension. Pour garder le terrain conquis, il lui faut maintenant plier son corps en deux et donner à ses jambes raidies une position presque horizontale...

Il dira plus tard qu'il lui vint à ce moment un tenace besoin de repos. En butte à l'appel de deux instincts contraires, il ne savait plus s'il continuerait la lutte ou s'il se laisserait retomber au fond de la crevasse pour y attendre l'éternel repos.

Mais jamais il ne pourra conter l'effort final qui l'amena au sommet du glacier. Quand il reprit ses sens, son fidèle chien lui léchait la face, et, dans la pénombre qu'est une nuit antarctique, il aperçut le gouffre béant où il avait senti, pendant des heures, l'effroyable étreinte de la mort.

TALLOIRES.



Phot. Grihajédoff.
Lancement du grand caisson.

Le caisson qui doit permettre au Métro de passer sous la Seine vient d'être lancé, tel un paquebot ou un cuirassé. L'opération s'est faite sans encombre devant une foule nombreuse. Cette armature, actuellement à claire-voie, solidement bétonnée, formera un tunnel au-dessus duquel la Seine coulera.

BAKOU

Bakou n'était, au XVIII^e siècle, qu'une petite cité d'une douzaine de mille âmes, dont les peuplades guèbres, adoratrices du feu, avaient fait leur ville sainte.

Un Anglais qui voyageait en 1754 au Caucase rapporte que les imaginations des habitants du pays avaient été frappées par l'apparition de flammes surgissant de la fente d'un rocher situé à un mille au Nord-Ouest de Bakou.

Longtemps, on crut que ces flammes sortant du roc constituaient un phénomène surnaturel; vers 1830 seulement, on s'avisa enfin qu'elles provenaient de gaz de pétrole filtrant à travers le sol.

Pourtant, ce n'est qu'à partir de 1876 qu'on exploita méthodiquement et utilement les immenses ressources de naphte qui forment le sous-sol de Bakou. La cité industrielle n'existe que depuis vingt-cinq ans, depuis l'arrivée dans ce pays de Louis Nobel, le célèbre savant scandinave qui organisa la fabrication et l'exploitation du pétrole dans ces régions.

Bakou est devenu le plus important centre de production de pétrole du vieux continent. Il n'est concurrencé, au point de vue de l'importance de la production que par la Californie, les Etats d'Ohio, du Texas, de Virginie et de Pensylvanie aux Etats-Unis. Sa production annuelle atteint dix millions de tonnes.

Quinze grandes compagnies se partagent cette exploitation. Les plus importantes sont:

La société Nobel, fondée au capital de 15 millions de roubles. Cette société est russe. Elle produit annuellement en moyenne 130 millions de pouds (le poud vaut 32 kil.).

La société Caspienne et Mer Noire (groupe français contrôlé par la maison Rothschild) qu'on appelle, en Russie, Bnito. Son capital est de deux millions de roubles. Production moyenne 38 millions de pouds.

Citons encore la Mantachef et Cie; la Compagnie Caspienne, la Russian Petroleum, l'European petroleum, la société Aramazd, la société Poubaloff, la société Schibaieff, etc., etc.

Mais, en dehors de ces quinze grandes sociétés, il faut compter la petite industrie. Cinq cents à sept cents petits artisans possédant chacun un moteur, exploitent un ou deux puits avec quatre ou cinq ouvriers. Chose curieuse, ces moteurs marchent, non au pétrole, mais avec du bois comme combustible, ce qui indique suffisamment combien cette petite industrie est arriérée.

Toute cette production est vendue aux raffineries

installées dans le pays. Celles-ci sont au nombre de quatorze.

Le prix du pétrole est très variable. Il était tombé en 1902, jusqu'à 4 kopecks et demi le poud (le kopeck vaut: 0.026), ce qui avait forcé toute la petite industrie à cesser le travail, car ce prix était insuffisant même pour payer la redevance au gouvernement russe. Mais, à l'heure actuelle, les prix se sont sensiblement améliorés; ils se tiennent entre 22 et 23 kopecks. Les stocks de pétrole représentent une valeur de quarante millions de francs environ.

Qui achète ce produit? La Russie, d'abord. Elle vient en tête avec 157 millions de pouds par an. Elle se suffit à elle-même pour cet article et ne demande rien à l'Amérique.

Mais les riches terrains pétrolifères des Etats-Unis font à Bakou, dans le reste du monde, une concurrence sérieuse. Il n'y a guère que l'Egypte et l'Autriche qui ne consomment exclusivement que du pétrole russe.

L'industrie pétrolière ne tarda pas à amener à Bakou ce ramassis de gens sans aveu qu'attirent fatalement, dans les pays neufs et éloignés, de telles richesses si difficiles à défendre. A côté du petit groupe d'industriels et d'ingénieurs européens, on trouve à Bakou deux cent mille individus des races les plus diverses: Persans, Turcs, Kurdes, Géorgiens, Tartares, Arméniens, parmi lesquels les sentiments de cupidité, les rivalités de races, les haines de religion, entretiennent perpétuellement la guerre civile.

CHANT

mf

Kak pod ya-blon - koï-pod toi Pod kou-dria-voi zé-lé-noï Si-diel mo-lo-detz ta-koï Nié-jé-na-ty kho-los-toï.

PIANO.

mf

CHANT DE L'INFANTRIE RUSSE.

A QUOI TIENT LE SUCCÈS.

Ayant un camarade employé comme machiniste au théâtre des „Fantaisies Joyeuses”, l'illustre Panoyau profita de l'occasion pour assister, dans les coulisses, à la première représentation de „Joli mois de mai”, vaudeville en trois actes.

Il s'était, au préalable, humecté le gosier d'une quantité déraisonnable de demi-setiers, et, dans cet état anormal, parcourait le fond du théâtre comme s'il eût été chez lui, gravissant, non sans mal, les petits escaliers étroits qui conduisent sous les combles du bâtiment, guidé simplement par la clarté blafarde de quelques lumignons anémiques, et manquant à chaque pas de se casser le nez. Il prenait surtout plaisir à voir au-dessous de lui, dans un décor représentant un jardin à Robinson, les deux héros de la pièce occupés à dîner.

— Ne buvez pas tout, leur soufflait-il, laissez-en un peu pour les autres!

Mais, à la troisième ascension, il fut pris de vertige, voulut descendre, mit, par malheur, le pied à faux sur un portant, et, patatras, vint choir en plein sur la table dressée sur la scène.

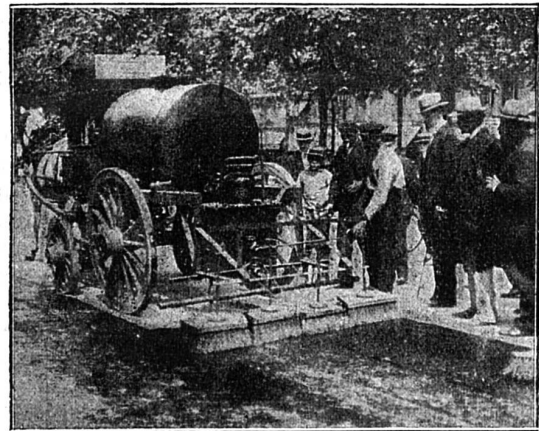
La salle partit alors d'un rire fou, inextinguible. Panoyau, dégrisé, balbutia quelque excuse, et disparut précipitamment dans la coulisse où le régisseur, furieux, le mit entre les mains d'un gardien de la paix.

Inutile d'ajouter que directeur et auteur sursautèrent dans leur avant-scène, et que le dernier attendit avec impatience la fin de la représentation, pour aller adresser ses excuses au critique influent.

A peine la toile venait-elle de tomber sur le troisième acte, que l'auteur était près du maître. Il s'an-

— Ah! c'est vous l'auteur, lui dit l'important personnage, avec bonhomie, vous venez me demander sans doute mon avis? Eh bien, je vais vous le donner en toute sincérité. Vos trois actes sont bien ternes, et je suis convaincu que vous pouvez faire mieux. A bien considérer, il n'y a, dans votre pièce, qu'une scène véritablement drôle: celle où vous faites tomber un monsieur d'un arbre, le derrière dans le potage, et qui

s'excuse en disant: „Je vous demande pardon, je ne l'ai pas fait exprès!” Ça, c'est du dernier comique, voilà du théâtre. Continuez dans ce sens, jeune homme, et vous arriverez... Alphonse CROZIERE.



Arroseuse-balayeuse automatique.

A mesure que, sous les pneus des automobiles, les nuages de poussières s'élèvent toujours plus denses sur les routes et dans nos rues, le génie civil lutte plus ardemment pour parer aux inconvénients de l'heure actuelle. Dans notre n° 40, nous avons donné un cliché reproduisant une voiture de tramway électrique au moyen de laquelle on arrose les rues de Milan. — Cela existe ailleurs encore, à Cologne, par exemple. — C'est très bien. Mais toutes les rues ne sont pas parcourues par une ligne électrique. L'arroseuse est alors traînée par un cheval. Un mécanisme spécial laisse échapper à volonté l'eau du réservoir; une autre disposition maintient quatre grosses brosses qui balayent la chaussée sans faire de poussière. De temps en temps, le conducteur, par un levier, soulève les brosses, et il reste dans la rue un andain de gadoues que l'on jettera aux égouts ou que l'on emmènera aux ruclons ou au four qui réduit en cendres les balayures des villes.

POUR MIEUX TIRER

Le Maxim, qui détrôna la mitrailleuse, est menacé à son tour par un engin plus redoutable et plus pratique. Le Rexer est-il destiné à jouer un rôle important dans les guerres futures?